

Prix Don Quichotte

concours de la nouvelle francophone

LAUREATS
2015

THEME
"SAMEDI SOIR"



**De l'autre côté
de la rue**
Emmanuel Roche

1^{er} PRIX



Emmanuel Roche

1^{er} PRIX

Emmanuel Roche vit à la campagne, dans le Berry, entouré d'animaux. Avant, il a vécu dans le Tennessee et parcouru l'Italie. Il lit volontiers Pavese, Cendrars, Césaire, Modiano ou Dard.

Il écrit des nouvelles depuis 2013. Plusieurs ont été primées, d'autres ont paru en revue ou dans des anthologies collectives. Des poèmes aussi.

Il écrit pour éviter de parler. Et pour ne pas renoncer au pouvoir créateur de l'enfance.



DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA RUE

JOE :

Je suis à ma fenêtre. Mon verre de thé glacé à la main. La soirée est calme sur Cowan. Comme toujours dans ce quartier. J'ai les yeux fixés sur la maison d'en face. Je guette. Un bruit, une agitation. Le jeu des lumières qui s'allument et qui s'éteignent, au gré des déplacements de ses occupants. Dans un instant, la Chevy rouge du grand benêt de l'université voisine s'arrêtera devant leur porte. Il viendra chercher Katie. Il aura les mains moites, le sourire trop appuyé. Je l'entends déjà s'adresser au père de Katie : « Comment allez-vous, Richard ? » Parce dès la première fois qu'il est venu chercher Katie en voiture, l'autre lui a dit : « Appelle-moi Richard. Pas de Monsieur Bardison, s'il te plaît ! » Et d'un geste vague vers la petite femme blonde : « Voici mon épouse Tanya ! ». Et depuis, toujours le même manège. La Chevy rouge qui s'arrête en face. Le grand benêt qui s'essuie les mains sur son jeans : « Comment allez-vous Richard ? » La fenêtre de la salle de bain devient une tache sombre dans la nuit naissante et la lumière s'allume dans les escaliers. Katie descend à toute allure. Elle a les joues plus roses qu'à l'ordinaire. Et le grand benêt est tout émoustillé. Il emmène sa date au cinéma de Winchester. Peut-être qu'il l'emmène ensuite au bord du lac. Combien de temps regardent-ils leur silhouette tremblante à la surface de l'eau ? Ils ont la permission de s'embrasser goulument jusqu'à minuit. Tant mieux. A minuit moins cinq, j'entends le moteur de la Chevy au bout de la rue. Il y a alors presque de la tristesse dans le ronronnement de ce moteur. La lumière du porche jette son éclat devant eux et les oblige à un dernier baiser plus chaste que les précédents. La mère de Katie veille au grain. Elle ouvre la porte et se tient en haut des marches. Elle est seule car son mari n'est pas rentré de Earl'sJuke, le beuglant où il passe tous ses samedis soirs, entre bière et billard. Tanya se tient en haut des marches et, de ma fenêtre, je la vois minuscule et fragile. Les bras croisés parce qu'à cette heure-là il commence à faire froid. « Je vous souhaite une bonne nuit, Madame ! » lui lance le grand benêt, surjouant son rôle de gendre idéal. Katie rentre dans la maison, la tête bourdonnante de souvenirs et de rêves. Elle attend l'ivresse du prochain samedi soir. Tanya jette un dernier regard dans la rue. Elle lève les yeux et elle me voit.

MASON :

Je démarre et Katie ferme les yeux. Nous avons quatre heures à nous. Et toujours la même impression au départ que c'est une étendue de temps presque infinie. Je ne roule pas vite. J'admire le visage de Katie. Les yeux fermés. Les cheveux au vent. Ce profil droit et cette petite moue à cause du pli de sa lèvre inférieure. Nous avons quatre heures. C'est un temps infini. Quelquefois, je l'emmène jusqu'au truck-stop de Monteagle. Nous nous arrêtons prendre une



boisson. Autour de nous, des camionneurs, des voyageurs. Nous avons l'impression d'avoir nous aussi accompli des centaines de kilomètres et de nous être arrêtés par hasard dans ce restau au milieu de nulle part. A la table voisine, nous écoutons un camionneur qui raconte qu'il a eu la peur de sa vie dans la descente de l'interstate 24. Katie a sa main dans la mienne et nous écoutons le récit de vies plus grandes que la nôtre. Quelqu'un nous voit-il ici ? Même la serveuse prête à peine attention à nous, sitôt la commande passée. Pourrions-nous être des voyageurs en route pour Nashville ? Je regarde l'heure et, à un moment, je me rends compte que nos quatre heures ensemble constituent une somme ridicule. Un clin d'œil dans la nuit. Il est temps de partir. De toute façon, la porte s'ouvre et des groupes entiers d'étudiants, plus débridés que moi, envahissent le restau. Ils sortent d'une fête extraordinaire et, légèrement éméchés, parlent avec des voix qui déraillent joyeusement. J'ai peur que Katie ne leur accorde de l'intérêt. « On va se promener ? » Katie me suit docilement. Nous prenons la direction de Winchester, mais nous tournons un peu avant. Le lac. Je l'embrasserai. Mes deux mains sous son pull. Elle fermera les yeux. La nuit sera ce grand silence mystérieux. Mais avant, je m'arrêterai à la station-service. Je prendrai assez d'essence pour franchir la frontière de plusieurs Etats. Chaque samedi soir, je me dis que je le ferai. Et chaque soir, je n'en ai pas le cran. A moins que ce soir...

FLOP :

Les amoureux sont garés devant la pompe et je sors de la boutique. Le garçon claque la portière de sa Chevy et me salue de la main. Je joue mon rôle de figurant débonnaire : « La nuit est agréable, hein ? On sent que c'est le printemps qui arrive, pas vrai ? » A force de prononcer ces mots, je finirai par y croire. Croire qu'un renouveau surviendra. Que le cycle des saisons ne marche pas que pour les fleurs, mais aussi pour les hommes. Qu'à l'hiver de ma vie une douceur nouvelle m'étreindra. Sur mes souvenirs gelés, l'espoir d'une rosée. Au moins éprouver une émotion. Vingt ans que je suis seul. Vingt ans que je fais les mêmes gestes. Je conçois à présent qu'une femme ne se plaise pas dans la routine froide d'une station-service perdue au fin fond du Tennessee. Avant qu'elle ne parte, je lui répétais : « Mais regarde tous ces paysages ! Auras-tu les mêmes couleurs l'automne quand tu seras montée chez ta sœur à Saint-Louis ? » Elle a secoué la tête et m'a dit : « Qui te parle de l'automne ? Tout est blanc dans notre existence. Plus rien. Il n'y a plus rien ici. J'ai quarante ans, Flop. Crois-tu que je doive supporter ce vide pendant encore trente ans ? Et après ? » Que pouvais-je répondre à cela ? « Tu as l'air pensif, Flop ! » me dit le garçon. J'esquisse un sourire. Ce soir, je fermerai la station pas trop tard. J'irai prendre des bières chez



Earl. J'écouterai les conversations des gars au billard. Je regarderai les lèvres de la serveuse quand elle susurre les chansons country qui passent à la radio. Et après, s'il le faut, je rentrerai à pied. Je laisserai la porte de derrière ouverte parce que je ne suis pas sûr que je pourrai retrouver mes clés à une heure aussi tardive. Une heure amollie par l'alcool. L'heure où plus rien ne compte.

KENTLEY :

Au début, ça ne me disait trop rien. Trop de risque. Mais Squirrel a toujours de bons arguments. Il vous regarde avec ses petits yeux et vous sort son baratin, comme quoi on est samedi, le vieux a de l'argent dans sa caisse, il suffit de lui faire peur en brandissant notre flingue sous son nez, de toute façon y-a jamais personne à partir d'une certaine heure, alors on ramasse le jackpot et on file se payer du bon temps à Memphis. Il connaît des filles cool à Memphis. On sera des princes. « Mais t'as vu notre vieille bagnole ? Tu crois vraiment qu'on atteindra Memphis avant le petit matin ? Tes filles, elles se seront trouvé d'autres mecs ! Et des princes mieux sapés que nous ! » Non, tout est simple pour Squirrel : il m'a regardé avec ses yeux attendrissants de rongeur et me dit que bah, si ça tient qu'à ça, on aura qu'à piquer une voiture plus puissante, y-a ce qu'il faut sur le parking des restos. « T'as peur d'avoir perdu la main depuis notre adolescence ? » me lance-t-il en se marrant. Je ne réponds pas. Je suppose qu'il se foutait franchement de ma tronche si je mentionnais la promesse faite à ma mère et mon petit boulot au garage de Jenkins. J'ai beaucoup plus à perdre que lui qui vivote toujours de trafics louches entre Memphis et Atlanta. Au début donc, ça ne me disait trop rien. Mais je n'imaginai pas que ça tournerait comme ça. Aussi mal. J'ai arrêté la bagnole à la station-service, un peu plus loin que la pompe, pour être sûr de pouvoir repartir plus vite. Squirrel est sorti, il a marché de son allure nonchalante de type qui vient s'acheter des chewing-gums à dix heures du soir. Je suis sorti moi aussi, mais je suis resté près de la bagnole. J'ai regardé les étoiles au-dessus de moi et toute cette nuit si pure quand elle a cette couleur bleu sombre. Un silence presque parfait. Je n'entendais que le sifflement du réverbère planté dans la rue en veilleur inutile. Et puis ce grésillement ridicule qui devait provenir du néon de la station. C'était la zone ici. Combien de dollars Squirrel espérait-il tirer du vieux ? On aurait à peine de quoi payer l'essence jusqu'à Memphis. Les filles cool nous verraient tels que nous sommes vraiment : deux pauvres types de trente ans déjà, sans classe et sans carrure. On finirait par boire du whisky de dernier choix au comptoir d'un bar minable. Dans le cube vitré de la station, je vois Squirrel qui empoigne le vieux et lui balance un coup de crosse dans la gueule. Merde, pas de violence ! Surtout, jamais de violence ! Il arrive en courant, des billets dépassant de la poche de sa veste en faux cuir. « Démarre ! » ordonne-t-il, nerveux. Je démarre en trombe. « Tu ne l'as pas trop amoché, le vieux ? » Il ne



répond pas. Puis au bout d'un moment : « C'est lui qui a voulu sortir son flingue. Qu'est-ce que c'est que ce truc de vouloir jouer les héros à soixante balais ? Un loser ! Bon, arrête-toi au beuglant là-bas : y-a toujours quelques bagnoles puissantes cachées entre deux camions... Regarde la petite Audi noire. Ça doit monter, ce bijou. Dans moins de deux heures, t'auras une jolie Nègresse dans les bras et tu ne te plaindras plus ! Le vieux que j'ai amoché, tu n'y penseras plus ! »

RICHARD :

Quelle heure est-il ? Déjà dix heures et demie. C'est pourtant notre troisième partie. Seulement la troisième. Même si j'ai longtemps causé avec Earl, le patron. Il me reparlait de sa femme Vickie. Comment elle l'avait laissé tomber du jour au lendemain. Il était rentré du bar un matin et il avait trouvé la maison presque intacte. Vidée de toutes ses affaires à elle. Ce n'était pas une question de coucherie : elle était partie seule. Elle en avait eu marre, c'est tout. « Mais pourquoi ce soir-là et pas un autre ? » me questionnait-il. Comme si j'en savais quelque chose ! Je suis content d'avoir épousé une femme d'une autre trempe. Ma belle petite Tanya. La femme patiente et aimante. Même au bout de vingt ans. Et elle m'a donné une superbe fille. Katie. Elle comprend que j'ai besoin de ces samedis soirs avec les potes. Avec la pression toute la semaine à la scierie, c'est normal de s'amuser le week-end. Je leur en ai encore mis plein la vue au billard ! La serveuse me sourit. A partir d'une certaine heure, ses lèvres sont d'un rouge plus vif, presque agressif. Du framboise discret elle passe au vermeil le plus éclatant. Je suppose qu'elle se rajoute du rouge quand on a le dos tourné. Mais je sais à quoi elle pense. A ce samedi soir il y a six ans. J'étais tellement bourré qu'elle m'a traîné dans sa chambre. Jamais je n'avais trompé Tanya avant ce soir-là. J'en éprouve aujourd'hui un malaise plus qu'un véritable sentiment de culpabilité. Et je ne bois jamais plus de trois bières. Je vais attaquer ma troisième quand j'entends le Texan m'appeler en revenant de sa pause clope : « Hé, Richard, où tu l'as garée, ton Allemande ? » Je sors à mon tour. La nuit est douce, plus vaste que la solitude, et je constate que l'Audi n'occupe plus sa place habituelle à côté du pick-up truck de Dennis. Sur le goudron, des morceaux de verre.

TANYA :

Un sursaut. Le même sentiment de panique. On s'est endormi et j'ai cru entendre la sonnerie du réveil. Je secoue le corps à côté de moi : « Joe ! Joe ! Il faut se lever ! » Joe connaît lui aussi cet instant flou où l'on n'est plus tout à fait sûr de l'endroit où l'on est, ni de qui on est vraiment. C'est un homme qui se réveille à côté d'une femme. Une seconde après, il prend conscience qu'il est Joe



et qu'il est nu dans un lit qui n'est pas le sien. Il bondit : si Richard le surprend ici, il ira tranquillement prendre le fusil du salon et lui logera une balle dans la tête. Par réflexe stupide, Joe se rhabille en quatrième vitesse parce qu'à tout choisir il préfère mourir habillé que nu. Je trouve enfin le réveil qui était tombé de ma table de chevet : onze heures. « Excuse-moi, chéri. On a encore une heure avant le retour de Katie. » Du coup, Joe s'assied sur le lit, hébété. Ce danger tous les samedis soirs. Je le prends dans mes bras : « Ne m'en veux pas, surtout. J'ai eu tellement peur. Il suffit parfois d'un grain de sable. » Chaque fois, on se jure qu'on ne va pas s'endormir. Mais il est loin, le temps où nous nous contentions de faire l'amour avant de nous séparer brutalement. Joe traversait la rue pour rentrer chez lui et je le regardais une dernière fois quand la lumière paraissait à sa fenêtre. A présent, on ne peut plus se séparer de cette façon. On repousse l'échéance. On essaie de conquérir quelques minutes supplémentaires. On découvre l'émotion de fermer les yeux après l'amour, quand nos corps s'engourdissent sous le sommeil naissant. Nous luttons contre l'endormissement. Nos yeux se rouvrent régulièrement pour retenir avec nous les objets de cette chambre où notre passion est interdite. L'armoire dans la poitrine de laquelle pendent les chemises de Richard. Le tableau où j'ai épinglé des photos de Katie enfant et, au milieu de ces photos, il y en a une qui date de notre voyage de noces en Floride. La fenêtre qui donne sur cette rue qui coupe notre vie en deux. Parfois, je me dis qu'il faudrait avoir le courage de quitter Richard. Mais je sais que ces choses-là ne sont pas possibles.

JOE :

Je suis nerveux. Comme si je sentais une menace quelque part dans cette nuit de printemps beaucoup trop claire. La lumière de la lune s'épanouit sur les draps défaits du lit. Elle caresse la nudité de Tanya. Elle souligne l'incongruité de mon torse nu, puisque je n'ai enfilé que mon pantalon. « On a encore une heure devant nous » me répète Tanya. Mais la lumière de la lune me dit autre chose avec sa clarté crue. Elle me murmure que cette nuit les heures sont des secondes et que tout peut arriver. Pour la première fois, je me rends compte de la précarité de notre situation. Ces cinq années ne m'ont jamais semblé aussi fragiles, comme la meilleure part de nous-mêmes s'évanouit si facilement à la sortie d'un rêve agréable. Je me relève et je finis de m'habiller. « Je suis désolée, Joe. Il faudra qu'on trouve une solution. » Quelle solution ? Elle se rhabille elle aussi en continuant à me parler sur un ton rêveur. Je l'embrasse et je descends les escaliers. Elle me suit jusqu'à la porte de derrière. Elle m'embrasse longuement. Elle voudrait me garder avec elle et je m'en veux de me détacher si vite de ses lèvres. « A samedi prochain ! » me chuchote-t-elle. Je sors dans le jardin et je marche



jusqu'à l'allée qui sépare sa maison de celle des vieux Hawkstean. De là, j'atteins le trottoir. Je m'apprête à traverser la rue. Je me retourne une dernière fois. Tanya est remontée dans sa chambre et elle a allumé. Je devine sa silhouette derrière le voile du rideau. Je ne la vois pas vraiment, mais je la sais veillant au-dessus de moi, je la sais si belle, belle et décoiffée de l'amour que nous avons partagé, et cela a quelque chose d'émouvant. Comme un rituel auquel je ne voudrais pas renoncer. C'est à cet instant que j'ai entendu le moteur d'une voiture. Je le connais, ce moteur : ce n'est pas celui de la Chevy rouge du grand benêt de l'université voisine qui ramènerait Katie plus tôt que d'habitude ; non, c'est le moteur vrombissant et vengeur de la petite Audi noire de Richard Bardison. Et avant que j'aie pu esquisser le moindre geste, je vois la voiture foncer sur moi. Je suis projeté et ma tête cogne contre le trottoir. Je rêverais de silence, mais il n'y a plus que du bruit autour de moi : deux gars sont sortis de la voiture et le plus petit engueule le chauffeur qui n'a pas pu s'empêcher de s'arrêter après le choc. Au-dessus, un cri est jeté à la lune et je reconnais la voix de Tanya, mais une voix déformée, une voix qui n'a plus rien d'humain, et ce n'est pas cette voix que je souhaitais emporter avec moi au moment de franchir une rivière plus sauvage que le Tennessee, une frontière plus angoissante que celle de cette rue tranquille de Cowan.



Médiathèque Jacques-Baumel

15-21 boulevard Foch
92500 Rueil-Malmaison

Téléphone 01 47 14 54 54
www.mediathèque-rueilmalmaison.fr

Retrouvez le prix Don Quichotte sur
<http://donquichotterueil.blogspot.fr/>